

QUELLE EST L'ATTENTION PROPRE À LA DISPOSITION AU *CARE*? QUELQUES HYPOTHÈSES ISSUES D'UNE ENQUÊTE CONTEXTUELLE ET CONCEPTUELLE

WHAT IS THE ATTENTION PARTICULAR TO A CARING DISPOSITION? SOME HYPOTHESES DRAWN FROM A CONTEXTUAL AND CONCEPTUAL INQUIRY

Nathalie ZACCAÏ-REYNER

Université libre de Bruxelles, Fonds de la Recherche Scientifique, Belgique

RÉSUMÉ

Si les activités de soin ne semblent pas toutes habitées de la même manière, quelle serait cette disposition qui en soutiendrait les manifestations pleinement vivantes ? Depuis l'accompagnement de ma grand-mère, ces questions déportent l'enquête vers quelques expériences extraordinaires initiées par des artistes dans le contexte d'établissements pour personnes âgées dépendantes. Ces moments suspendus, susceptibles de relancer la vie émotionnelle et relationnelle là où elle semblait perdue, invitent à s'arrêter sur l'intense et puissante attention déployée par ces performeurs et performeuses. Un détour du côté des approches esthétiques et neurocognitives de l'attention ouvre à quelques hypothèses sur la nature de la disposition au *care*.

Mots-clés : attention, care, éthique, soin.

ABSTRACT

If not all care activities seem to be inhabited in the same way, what would be the disposition that would sustain their fully living manifestations? Since accompanying my grandmother, these questions have shifted the focus of this investigation to some extraordinary experiences initiated by artists in the context of institutions for the dependent elderly. These suspended moments, capable of rekindling emotional and relational life where it seemed lost, invite a reflection on the intense and powerful attention deployed by these performers. A detour into aesthetic and neuro-cognitive approaches to attention gives rise to a number of hypotheses on the nature of a caring disposition.

Keywords: attention, care, ethics, solicitude.

INTRODUCTION

Plusieurs termes ont été avancés pour qualifier le *care*, tels que « sollicitude », « souci », « soin », « sensibilité morale », « amour », « affection », « sentiment », « attention », avec à chaque fois le risque « de rabattre considérablement l'idée du *care*, soit sur une espèce de sentimentalisme mou, soit sur une version médicalisée de l'attention » (Paperman et Laugier, 2005, p. 11). Comme le soulignent Patricia Paperman et Sandra Laugier, l'un des points qui embarrassent particulièrement les francophones et justifie le maintien de l'usage du mot *care* dans nos écrits, c'est la difficulté à trouver un terme équivalent susceptible de porter ensemble les deux élans constitutifs du *care* tel que le conçoit Joan Tronto, à savoir le fait que « le *care* est à la fois une pratique et une disposition » (Tronto, p. 145). Car, précise-t-elle, « il est possible que ce que nous pourrions décrire comme un “ travail de soin ” s'accomplisse sans disposition au soin : il arrive qu'une personne chargée de la surveillance des signes vitaux chez les patients d'une maison de retraite ne conçoive ce travail que comme un emploi ordinaire. D'une manière générale, j'utiliserai le terme de *care* dans un sens plus restrictif, pour ne m'y référer que lorsque l'activité et la disposition sont toutes deux présentes » (Tronto, p. 146-147).

J'aimerais explorer cette question, non pas celle du vocabulaire, mais celle de ce qui fait toute la différence entre un travail de soin et une activité *caring* proprement dite, et ce en la reprenant depuis la manifestation concrète de la présence ou de l'absence de la disposition en question. C'est en effet comme beaucoup une expérience vécue qui m'amena à m'intéresser aux questions de soin et de *care*. Au début des années 2000, en suivant ma grand-mère Mariette, j'ai découvert le monde des maisons de retraite, pour le meilleur et pour le pire. À l'époque, les caméras n'y avaient que fort rarement pénétré et les questions de démence ne commençaient que timidement à sortir des chaumières. Mon frère et moi n'avions donc aucune idée de ce qui nous attendait lorsque nous nous sommes rendus au Parc Palace où elle était « placée » depuis un mois déjà¹.

Parmi les nombreuses et complexes interpellations que suscita pour nous cette rencontre, il en est une qui m'a particulièrement troublée. Lorsque nous lui rendions visite, mon frère et moi retrouvions une personne chaleureuse, avec laquelle le contact était aisé et la confiance réciproque immédiate. Et cela alors que la plupart des personnes amenées à interagir avec elle, proches ou soignantes, nous décrivaient une dame renfermée, rétive aux soins, peu aisée à accompagner. Pourtant elle ne nous reconnaissait plus. Alors, qu'est-ce qui faisait que l'échange s'installe dans un registre plutôt qu'un autre ? Était-ce l'expression de nos visages, l'intonation de nos voix, la posture de nos corps ? Comment comprendre le surgissement de ces multiples Mariette ? Avions-nous une façon de l'aborder qui la mettait en confiance et en joie ? Ces divergences étaient-elles liées à notre passé commun ? Ou à notre disponibilité ? Mais quelques soignants, très peu il est vrai, rencontraient aussi notre Mariette aimante, tandis que certains proches ne semblaient pas la connaître.

C'est ainsi que la façon de s'adresser à quelqu'un m'a semblé pouvoir constituer un lieu de questionnement sur cette présence ou absence de disposition au *care*. Car de ces premiers contacts, de ces gestes, de ces postures semblaient dépendre les conditions dans lesquelles une rencontre vivante était possible pour ces

¹ Sur cette expérience, voir *Mariette*, film réalisé par mon frère, Christophe Reyners (2005), qui peut être visionné librement à l'adresse www.sonuma.be/archive/mariette-de-christophe-reyners. Voir aussi Nathalie Zaccari-Reyners (2023).

résidents, rencontre avec les proches, avec les soignants, avec d'autres résidents. Quelles seraient les conditions requises pour qu'un contact puisse s'établir entre tous ces mondes fort distincts dans lesquels évoluent ces personnes, conditions requises pour qu'un climat de confiance puisse se dessiner² ?

L'ADRESSE À AUTRUI

Rien n'est plus malaisé que de saisir ce qui nous est le plus familier. Comment expliciter ce moment de l'adresse à autrui ? Celui qui, pour mon frère comme pour moi, semblait fondateur en ce qu'il dessinait, dans ce contexte de l'accompagnement des personnes âgées désorientées, toute *la différence entre le gardiennage de corps et le partage d'un lieu de vie...* Si nous pouvons tous ressentir ces différences, les vivre aussi, il est fort difficile de les décrire, d'en identifier les ressorts. Les sociologues qui se sont intéressés à la vie quotidienne soulignent la complexité des compétences et des ressources qui nous permettent de nous orienter dans nos mondes familiers, et qui pourtant restent implicites, tellement évidentes qu'on ne les voit pas et qu'on a le plus grand mal à en rendre compte. Pour prendre en vue ces savoir-faire, *la socio-anthropologie du quotidien invite à faire un écart*. C'est ainsi que le phénoménologue Alfred Schütz s'est intéressé à la situation de l'étranger qui, perdu dans un univers qu'il souhaite intégrer, montre *a contrario* tout ce qui est présupposé pour pouvoir y évoluer avec aisance (Schütz, 2003). Harold Garfinkel a lui souhaité explorer ce qu'il a appelé des « ethnométhodologies », ces savoirs que nous maîtrisons tous dans le quotidien. Pour ce faire, il lui fallut provoquer expérimentalement des brèches dans le cours ordinaire des interactions, opérer des ruptures au cœur des échanges les plus anodins afin de faire advenir au grand jour les attentes de comportements légitimes et leurs conditions de compréhension réciproques (Garfinkel, 2007). Quant à Erving Goffman, c'est notamment par l'usage de métaphores qu'il a introduit du jeu et donc des écarts dans l'appréhension de nos mondes familiers pour rendre compte de l'ordre de l'interaction (par exemple : Goffman, 1974).

Mais quel décalage pouvait-il offrir un prisme susceptible de saisir quelque peu les raisons de la colère devant le peu de connivence, la pauvreté des contacts, la distance déjà installée, les approches mal ajustées, l'absence d'écoute et de considération pour ce que manifestait pourtant Mariette, et plus largement l'indifférence devant le sort de ces naufragés ? Ce prisme, je l'ai finalement rencontré lorsque j'ai découvert ce que des performances d'artistes étaient capables de générer comme échos, comme ressentis, comme expressions de vitalités apparemment perdues dans ces contextes gériatriques. Étant donné la fulgurance de leur présence, tout au plus quelques visites, on peut les considérer comme des situations extraordinaires, des parenthèses qui surgissent dans ces lieux sans prévenir et permettent de réfléchir l'ordinaire *a contrario*, au même titre que les maladresses de l'étranger de Schütz, ou que les décalages sciemment provoqués par les étudiants de Garfinkel, ou que les métaphores décalées des descriptions goffmaniennes. Parmi ces expériences, il en est notamment deux qui sont documentées, auquel chacun peut revenir pour discuter les développements qui vont suivre, à savoir le travail qu'effectue la violoncelliste Claire Oppert auprès d'enfants autistes, mais

² L'argument présenté ici fait suite à plusieurs développements, notamment une intervention intitulée « Ce qui fait toute la différence peut-il être décrit, transmis, valorisé ? » faite à Fribourg le 26 avril 2023 à l'invitation de Marc-Henry Soulet dans le cadre de l'atelier de réflexion « Travail social, des embarras au quotidien » ; puis à l'invitation de Martin Dumont et de Céline Lefève le 13 juin 2023 à l'hôpital l'Hôtel-Dieu de Paris dans le cadre de la Chaire de « Philosophie à l'hôtel-Dieu », du Séminaire International d'Études sur le Soins et de l'Institut La Personne en Médecine, rencontre intitulée « Attention et soins en EHPAD ». Je remercie vivement les organisateurs et les participants de ces rencontres qui ont profondément nourri les développements qui suivent depuis la publication de *Visite à l'EHPAD* en janvier 2023.

surtout ses visites au chevet de patients en fin de vie comme de résidents en EHPAD, dont elle rapporte les déroulés dans un magnifique récit intitulé *Le Pansement Schubert* (2020) ; et puis les performances du danseur et chorégraphe Thierry Thieû Niang effectuées dans le cadre d'un service de gériatrie au cours d'un atelier de cinq jours, telles qu'elles furent captées puis montées dans le film *Une jeune fille de 90 ans* (Bruni Tedeschi et Coridian, 2016).

DES SITUATIONS EXTRAORDINAIRES

Les visites de Claire Oppert au cours desquelles elle offre sa présence musicale à un patient, parfois entouré de proches ou de personnels soignants, résonnent comme un soin si puissant qu'elles semblent en mesure de procurer une profonde délivrance face à la douleur, celle du cœur et du corps, de la vie terrestre parfois, celle de parents en souffrance, de soignants en détresse, dans une forme de grâce délicate à qualifier tant elle se fera à chaque fois si singulière. Le pouvoir de sa musique à calmer la douleur physique est déjà bien attesté, et celui de transformer les atmosphères au point de ramener tout un chacun en présence, à travers des gestes sonores offrant à la sensation des mélodies de grands compositeurs tout en ajustant constamment le jeu à la perception de ses partenaires en présence. Le souffle, les indices si minimes soient-ils de confort, inconfort, présence, absence, guident son jeu en permanence, attention qui seule est garante d'un flux vital en partage. Et les effets sont spectaculaires, tout comme ceux qu'atteste le documentaire réalisé lors du passage en vitesse, ce qui malheureusement doit être déploré, du danseur Thierry Thieû Niang dans l'espace gériatrique où il s'est montré disponible pour ces dames, et où les duos effectués avec ces corps d'apparence si usés, voués aux douleurs de l'âge, mutilés par le temps, avec ces cœurs apparemment si desséchés, perdus sans doute au fil du retrait progressif de leur conscience, ces duos donc où le geste tendre et précis, les propositions de contact sans autre but qu'elles-mêmes, invites qui semblaient avoir déserté leur monde, ont rendu quelques-unes de ses partenaires à la vie tant physique que psychique et émotionnelle.

On ne peut qu'être frappés par la qualité de la relation que ces artistes parviennent à installer avec des personnes déjà très désorientées ou très atteintes physiquement, jusqu'à faire revivre une intensité de présence sensible qui paraissait éteinte à tout jamais. Comment ne pas s'interroger devant un tel contraste ! Serait-ce cette justesse attentionnelle qui ouvrirait une possibilité d'accordage aussi précise entre leurs propositions et les indices les plus infimes présents dans la situation partagée ? Serait-ce la qualité et l'intensité de l'attention prodiguée qui ferait toute la différence dans ces situations extraordinaires, dont le contraste avec l'ordinaire de ces patients et résidents est saisissant ? C'est l'hypothèse que je propose d'explorer.

LES STYLES ATTENTIONNELS

Dans l'ouvrage qu'il consacre à *L'expérience esthétique*, Jean-Marie Schaeffer dédie un chapitre à « l'attention esthétique » (Schaeffer, 2015), dans lequel il tente, en s'appuyant sur diverses recherches en sciences cognitives, d'explicitier ce qui la caractérise au regard de « l'attention standard ». Il s'agirait de deux façons distinctes d'appréhender et de traiter les stimuli présents dans une situation, qu'il associe à deux « styles cognitifs », c'est-à-dire à deux stratégies cognitives qui déterminent l'inflexion qui sera donnée au traitement des données perceptibles.

En mode attentionnel standard, notre façon d’appréhender une situation tend à minimiser l’énergie mobilisée pour obtenir l’information pertinente, à privilégier la rapidité et l’efficacité dans la sélection et le traitement des stimuli tout en cherchant à obtenir une cohérence globale entre tout ce qui est perçu en procédant à une hiérarchisation des traitements cognitifs. Cette forme de l’attention, Schaeffer l’associe à *un style cognitif convergent*.

L’attention esthétique en revanche renverrait à *un style cognitif divergent*. Celui-ci procède fort différemment du précédent en admettant une faible sélectivité dans le traitement des informations perceptibles, et surtout en admettant un retardement dans la recherche de leur mise en cohérence, et donc dans l’intégration des données disponibles dans la situation. La formule qui résume ce style cognitif est, pour citer Schaeffer, le fait que l’« on accepte de ne pas comprendre tout de suite ». Toutefois, cette ouverture à tout ce qui est perceptible et dont on ne sait pas a priori ce qui pourrait être pertinent, cette disponibilité est particulièrement énergivore et peut créer ce qu’il appelle une « surcharge attentionnelle » (Schaeffer, 2015, p. 47-112 ; Schaeffer, 2011, p. 112-114).

Schaeffer illustre notamment cette distinction à partir de l’activité de lecture. Dans un style cognitif convergent, l’attention du lecteur vise à comprendre efficacement et rapidement ce qui est écrit, et cela en dépensant le moins d’énergie attentionnelle possible. La lecture d’un texte opérée dans un style divergent peut au contraire consister à rechercher avant tout l’exercice de l’attention pour elle-même, avec le désir de se laisser surprendre par ce qui est écrit, ce qui suppose une certaine disponibilité et donc cette possibilité d’« accepter de ne pas comprendre tout de suite ». La lecture d’un poème pourrait nous porter davantage dans cette seconde disposition cognitive que celle d’un mode d’emploi, mais cela reste à voir... On notera toutefois que, dans les deux cas, il s’agit de savoir lire, ce ne serait donc pas au niveau de la maîtrise de cette compétence que se situerait l’inflexion dont il est question.

Elle serait plutôt liée à l’articulation de ces styles attentionnels telle que l’on peut la comprendre avec Yves Citton (2014) qui, lui aussi, s’intéresse à « l’écologie de l’attention » en appui sur de nombreux travaux en neurosciences et sciences cognitives. Parmi ces développements, il explicite la structure en mille-feuille qui caractérise les multiples mécanismes cognitifs présidant à l’attention. Le niveau apparemment le plus simple, celui de l’attention qui associe *automatiquement* la perception de certains stimuli à une réponse motrice précise, provient en vérité d’un processus d’apprentissage complexe. L’automatisme n’est pas inné mais acquis, après que ces associations aient été le fruit d’apprentissages volontaires. La socialisation permet ainsi l’effectuation d’un travail d’incorporation au terme duquel l’aisance dans la coordination de la perception et de la réaction est acquise, là où au départ l’effectuation de ces liens réclamait un effort attentionnel *volontaire*. C’est là un second niveau dans le mille-feuille de l’attention, celui qui permet de se centrer volontairement sur certaines stimulations et d’en ignorer d’autres, focalisation qui induit une hiérarchisation et un arbitrage entre différents cours d’action possibles, ainsi qu’une modulation de notre investissement dans différentes tâches. Enfin, un troisième niveau attentionnel permet de prendre nos propres mécanismes attentionnels pour objet dans une posture *réflexive*, et de revenir ce faisant sur la valeur que nous leur accordons. Pour Citton (2014), l’expérience esthétique représenterait un milieu particulièrement propice à l’exercice de cette réflexivité comme à la créativité en ouvrant l’attention à des sensations et sentiments éventuellement peu considérés, et donc en influant sur leur valorisation. L’attention réflexive rejoint en cela l’acceptation de ne pas déjà savoir qui, dans le style cognitif divergent, ouvre un temps suspendu de tout jugement *a priori* tel celui que

l'on peut se donner en se posant dans ces lieux écartés que sont les livres, les cinémas ou les théâtres, même si, comme le soutient à juste titre Schaeffer, l'expérience esthétique en ce sens peut se produire n'importe où et n'importe quand, comme ne pas se produire dans ces lieux dédiés.

Il semble que Claire Oppert et Thierry Thieû Niang doivent avoir acquis et incorporé une maîtrise de leur discipline suffisamment « automatisée » pour pouvoir se rendre « volontairement » disponibles à chaque fois à la singularité des situations qu'ils rencontrent et qu'ils ne connaissent pas *a priori*, pour être en mesure de se mettre à l'écoute de leurs interlocuteurs dans une disposition divergente, sensible et réceptive aux indices les plus ténus, et ce sans savoir déjà ce qui, pour unetelle ou pour untel, sera significatif, ce qui, dans telle ou telle situation, sera effectivement jouable. L'ajustement permanent serait impossible à déployer si la technique n'était pas parfaitement maîtrisée, la panoplie des partitions intériorisée, les portés et leur diversité incorporés. C'est en appui sur la maîtrise de leur art qui fut l'objet d'un apprentissage au long cours et d'une automatisation progressive, mobilisant plus que probablement avec intensité un style attentionnel convergent, que l'improvisation peut commencer à opérer, et que le jeu peut prendre vie dans une disposition attentionnelle divergente. Enregistrée et diffusée, la musique de Claire Oppert pourrait divertir, apporter du plaisir, mais elle ne vibrerait pas à l'unisson des ressentis intérieurs de ses auditeurs, elle n'ouvrirait pas à une expérience que seul l'exercice d'un art vivant peut procurer, une expérience de syntonie au sens de Schütz, celle qui caractériserait la forme pure de la relation sociale (Schütz, 2007).

Que retenir de ces détours ?

Avant tout, il apparaît qu'au plus on incorpore et rend certaines formes d'attention standard automatiques, celles qui président notamment à l'exercice d'une maîtrise technique, au plus on peut se permettre d'ouvrir volontairement l'attention à d'autres aspects de la situation, et notamment en mode divergent. Ces automatismes seraient même nécessaires à l'exercice de l'attention divergente. Car si au milieu d'une arpège la violoncelliste hésite, si au milieu d'une valse le danseur perd le tempo, reprendre le cours de l'action obligerait à se recentrer sur le geste en attente et, selon l'importance de l'accroc, s'ensuivrait une perte de contact plus ou moins profonde avec la situation. Suivant l'ampleur de ces recentrements, l'ouverture à ce qui n'est pas encore su, à ce qui ne peut être attendu par avance dans des configurations à chaque fois parfaitement uniques, se fermerait. L'effort recentré sur la maîtrise de l'activité équivaut à une perte de la disposition divergente, et partant à une perte de contact avec l'environnement extérieur.

En appui sur ces développements, j'aimerais faire l'hypothèse qu'une adresse vivante à autrui requiert l'exercice d'une forme d'attention divergente à sa présence. C'est sans doute à ce niveau que se joue dans l'univers des soins toute la différence entre une interaction fonctionnelle et une interaction vivante. Ce détour par des travaux approfondis sur l'attention permettrait-il de reconsidérer la notion de disposition associée au concept de *care* comme à ses attendus éthiques ? C'est la piste que je propose d'explorer.

ATTENTION ESTHÉTIQUE ET ÉTHIQUE DU *CARE*

Dans un texte exigeant paru en 2005 intitulé « *Care* et perception. L'éthique comme attention au particulier », la philosophe Sandra Laugier se propose de redéfinir l'éthique « à partir du sensible et de l'expérience » (Laugier, 2005, p. 318), et ce afin de sortir des oppositions stériles entre le sens du *care* et le sens de la justice, suivant en cela les pistes ouvertes par Patricia Paperman, Martha Nussbaum ou Cora Diamond. Sans rendre

justice aux développements de Sandra Laugier, qui évolue en discussion avec plusieurs courants de la philosophie morale contemporaine tout en considérant une série complexe de questions et d'objections, je reprendrai certains points qui informent les qualités de l'attention que l'on pourrait associer à une posture *caring*, celles qui manifesteraient le potentiel éthique du *care*.

Mais précisons néanmoins de quelle sensibilité, de quelle expérience il importe de partir selon Laugier. Si l'on considère, avec elle, que, pour toute situation morale particulière, la perception ordinaire prend corps depuis un arrière-plan qui, lui-même, ne prend sens que dans le contexte de sa convocation et « *par ce que nous en faisons* » (Laugier, 2005, p. 319), on entrevoit la fragilité propre au geste qui consiste à donner un sens à l'expérience quelle qu'elle soit, et donc à définir de la valeur, à déterminer ce qui compte, ce qui importe, dans telle ou telle situation. Partant de ce constat, Laugier rejoint Iris Murdoch qui invitait à redéfinir la morale depuis cette « vulnérabilité structurelle de l'expérience » que la littérature ou le cinéma peuvent si bien nous faire sentir, contribuant par là à nous initier progressivement à « une version détachée, non sentimentale, non égoïste, objective de l'attention » (Murdoch, citée par Laugier, 2005, p. 321). Cette capacité d'attention, que Murdoch associe à une capacité de l'amour (Laugier, 2005, p. 321), ne résulterait donc pas d'un apprentissage conceptuel mais bien « du développement d'une capacité perceptive : voir le détachement du détail, du geste expressif, sur un arrière-plan, sans stabilisation ontologique » (Laugier, 2005, p. 321). Elle résulterait d'un apprentissage de la perception qui, au gré d'une éducation de la sensibilité, se verrait progressivement en mesure de « voir les possibilités dans les choses » (Wittgenstein, cité par Laugier, 2005, p. 324), mais aussi de la capacité « de nous " lire " les uns les autres » (Taylor, cité par Laugier, 2005, p. 325). Et Laugier de souligner : « Cette lecture de l'expression, qui rend possible de *répondre*, est un produit de l'attention et du *care*. Elle est le résultat d'un apprentissage de la sensibilité » (Laugier, 2005, p. 326).

Pour explorer plus avant cette posture éthique *caring* qui se formerait progressivement par l'exercice de l'attention au particulier, il ne sera pas étonnant, au vu de ce que nous avons exploré ci-avant, que Sandra Laugier mobilise l'expérience esthétique, soulignant l'importance de la littérature (avec Nussbaum et Diamond, outre Murdoch) et du cinéma (Cavell) pour l'apprentissage d'une éducation de la sensibilité aux situations, aux caractères, aux expressions, mais aussi, en appui sur sa lecture d'Annette C. Baier, pour l'apprentissage de la capacité à se permettre d'attendre : « voir ce qui se passe au lieu d'appliquer des principes » (Laugier, 2005, p. 334).

Toute attention n'est donc pas susceptible d'exprimer une posture *caring*. Sandra Laugier porte loin l'exigence qui y est associée en y posant la racine de l'éthique : « L'éthique est une attention aux autres, et à la façon dont ils sont pris (avec nous) dans des connexions. *Toute éthique* est alors une éthique du *care*, mais encore particulière : pas de " vision du monde " générale qui informerait nos perceptions, expériences et connaissances particulières » (Laugier, 2005, p. 339)³.

Joan Tronto a, elle aussi, insisté sur la place de l'attention dans la définition puis dans le processus de *care*. Se soucier d'autrui, ou de quoi que ce soit, ce serait avant tout identifier ses besoins pour être en mesure d'y répondre : « Le *care* implique en premier lieu (...) de constater l'existence d'un besoin et d'évaluer la possibilité d'y apporter une réponse » (Tronto, 2009, p. 147). C'est pourquoi l'attention sera à ses yeux le premier élément constitutif d'une éthique du *care* : « le premier aspect moral du soin est l'attention » (Tronto, 2009, p. 173).

³ Ou aussi : « Dans une telle approche, le *care* est à la racine de l'éthique » (Laugier, 2005, p. 324).

Dans les développements qu'elle y consacre, elle convoque les réflexions de la philosophe Simone Weil et cite à cet effet un extrait d'un texte rédigé en 1942 intitulé « Réflexions sur le bon usage des études scolaires en vue de l'amour de Dieu », texte republié récemment sous le titre générique « De l'attention » (Weil, 2018). Pourtant ce texte n'est pas avant tout centré sur l'attention aux autres, mais bien sur la façon d'exercer cette faculté, d'en faire l'apprentissage. Il s'agit là d'un enjeu fondamental pour Simone Weil parce que, poursuit-elle, l'attention est « la substance de la prière », celle qui permet, dans sa partie la plus haute, le « contact avec Dieu ».

Lorsqu'elle la cite, Tronto ne reprend pas toute la phrase de Simone Weil, dont voici la formulation plus complète⁴ :

« L'attention consiste à suspendre sa pensée, à la laisser disponible, vide et pénétrable à l'objet, à maintenir en soi-même, à proximité de la pensée, mais à un niveau inférieur, et sans contact avec elle, les diverses connaissances acquises qu'on est forcé d'utiliser. La pensée doit être à toutes les pensées particulières et déjà formées, comme un homme sur une montagne qui, regardant devant lui, aperçoit en même temps sous lui mais sans les regarder beaucoup de forêts et de plaines. Et surtout, la pensée doit être vide, en attente, ne rien chercher, mais être prête à recevoir dans sa vérité nue l'objet qui va y pénétrer. » (Weil, 1942/2018)

Simone Weil soutient encore que « ce n'est pas seulement l'amour de Dieu qui a pour substance l'attention. L'amour du prochain, le même amour, est fait de la même substance ». C'est pourquoi, selon elle, être prêt à recevoir la vérité nue de son objet, c'est en particulier être capable de faire attention à celles et ceux frappés par le malheur. C'est « savoir que le malheur existe », et être en mesure de poser sur lui un regard. Elle conclut cet écrit fort bref par ces mots : « Ce regard est d'abord un regard attentif, où l'âme se vide de tout contenu propre pour recevoir en elle-même l'être qu'elle regarde tel qu'il est, dans toute sa vérité. Seul en est capable celui qui est capable d'attention ».

Ce que Tronto retient de cette lecture, c'est la puissance de ce moment d'attention comme retrait, qu'elle associe à de la « passivité », posture qui serait requise durant la première phase du *care* : nous devons « suspendre nos objectifs personnels, nos ambitions, nos projets de vie et nos préoccupations pour être attentifs aux autres » (Tronto, 2009, p. 174). Un temps d'arrêt en quelque sorte qui, pour Tronto, est mis au service de l'identification de besoins. Mais l'attention qu'appelle Weil n'a quant à elle d'autre fin que, mue par le désir, l'ouverture à l'altérité.

Dans un autre texte écrit lui aussi en 1942, « L'amour de Dieu et le malheur » (publié dans Dumont et Zaccà-Reyners, 2018), il est frappant de voir la façon dont elle qualifie le malheur en empruntant au registre du dégoûtant (Zaccà-Reyners, 2018). Comment regarder sans détour ce qui pourtant nous dégoûte ? Comment accueillir cette présence repoussante sans dévier le regard ? Si l'on n'est pas d'emblée habité par la grâce, il

⁴ La citation de Simone Weil par Tronto (2009) est traduite de la sorte : « L'attention consiste à suspendre la pensée, à la laisser disponible, vide et prête à être investie par son objet (...) la pensée doit être vide, en attente, ne cherchant rien, mais prête à recevoir dans sa vérité nue l'objet qui va la pénétrer » (p. 174). Tronto précise en note qu'elle est de seconde main : « Cité par P. Little, *Simone Weil: Waiting on Truth*, St. Martin's Press, New York, 1988, p. 130. » Je remercie Martin Dumont de m'avoir indiqué l'importance de ce texte de Simone Weil pour la thématique de l'attention qui traverse son œuvre, ce qui m'a aussi permis de retrouver la source de la citation de Tronto.

faudra en passer par un apprentissage tel celui qui fait l'objet de ses réflexions dans le texte précédent. En effet, si regarder ce qui est présent sans jugement, sans répulsion, si cette attention réclame la mise en œuvre d'un style cognitif divergent comme j'en fais l'hypothèse, son exercice demande une mise en situation soutenue par de nombreuses couches expérientielles, mais aussi par un contexte favorable, soutenant lui aussi, c'est-à-dire apte à supporter ce moment de suspens. En l'absence de ces conditions, le regard peut bien se porter sur le malheureux, mais l'attention se fera d'emblée convergente, tournée vers la maîtrise et l'action, prise dans le désir que cela ne soit pas.

C'est là sans doute la charge morale que recèle la demande de Simone Weil, une forme de l'attention qui pourrait peut-être ancrer la racine même de l'éthique, rejoignant probablement les propos de Sandra Laugier tels que je les comprends, un moment d'attention qui n'est pas déjà engagé vers une réponse, mais qui est accueil de ce qui est présent et, ce faisant, rencontre de la situation en syntonie plutôt qu'en empathie, par une co-présence qui, en elle-même et sans autre intention, serait susceptible d'ouvrir, ou non – cela reste fragile –, l'étrange sensation de confiance que procure la pleine disponibilité.

Au terme de ces développements, on peut avancer que si elle n'a pas d'autre finalité qu'elle-même, l'attention est *caring*. En tant que pratique, elle manifeste en elle-même une disposition profondément accueillante, sans autre source d'intéressement que son déploiement même. De ce point de vue, l'attention n'a pas à s'ancrer dans une aptitude psychique à l'empathie ou à la sollicitude devant la vulnérabilité, mais plutôt à engager une disposition cognitive énergivore et exigeante d'ouverture, celle qui est en définitive requise pour qu'émerge un soin vivant.

Si ces développements s'avèrent pertinents, c'est à ménager les conditions de possibilité de l'exercice d'une attention divergente que l'on souhaiterait que portent les efforts organisationnels et professionnels dans les mondes du soin. Car les formes et registres de l'attention convergente y ont depuis longtemps pris un formidable essor, laissant en retrait la valorisation de ces moments suspendus au creux desquels un style cognitif divergent, ouvert à la perception fine des situations et des besoins vitaux, peut seul s'exprimer. Moments premiers mais moments ultimes du soin qui ne sont en mesure de se manifester avec justesse que lorsque l'expérience a façonné l'articulation des strates et des mécanismes qui tous participent de la faculté de s'adresser à autrui – personne, situation, animal, chose, objet, monde... –, seule susceptible d'ouvrir l'espace perceptif à la présence. ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES ET FILMOGRAPHIQUES

- Bruni Tedeschi, V. et Coridian, Y. (réalisateurs). (2016). *Une jeune fille de 90 ans*. [film documentaire]. Agar Films et Cie.
- Citton, Y. (2014). *Pour une écologie de l'attention*. Éditions du Seuil.
- Garfinkel, H. (2007). *Recherches en ethnométhodologie* (traduction coordonnée par M. Barthélémy et L. Quéré). PUF.
- Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction* (traduit par A. Kihm). Éditions de Minuit.
- Laugier, S. (2005). Care et perception. L'éthique comme attention au particulier. Dans P. Paperman et S. Laugier (dir.), *Le souci des autres. Éthique et politique du care*. Éditions de l'EHESP.

- Oppert, C. (2020). *Le pansement Schubert*. Denoël.
- Paperman, P. et Laugier, S. (2005). Présentation. *Sens and Sensibility*. Dans P. Paperman et S. Laugier (dir.), *Le souci des autres. Éthique et politique du care*. Éditions de l'EHESS.
- Reyners, C. (réalisateur). (2005). *Mariette*. [film documentaire]. RTBF/Nota Bene.
- Schaeffer, J.-M. (2011). *Petite écologie des études littéraires, pourquoi et comment étudier la littérature ?*. Éditions Thierry Marchaisse.
- Schaeffer, J.-M. (2015). *L'expérience esthétique*. Gallimard.
- Schütz, A. (2003). *L'étranger* (traduit par B. Bégout). Éd. Allia.
- Schütz, A. (2007). *Écrits sur la musique. 1924-1956* (traduit par B. Gallet et L. Perreau). Éditions MF.
- Tronto, J. (2009). *Un monde vulnérable. Pour une politique du care* (traduit par H. Maury). La Découverte.
- Weil, S. (1942/2018). *De l'attention. Réflexions sur le bon usage des études scolaires en vue de l'amour de Dieu*. Omnia.
- Weil, S. (1942). L'amour de Dieu et le malheur. Dans M. Dumont et N. Zaccäi-Reyners (dir.), *Penser le soin avec Simone Weil*. PUF.
- Zaccäi-Reyners, N. (2018). Puissances et limites de l'amour face à la répulsion. Quelques réflexions depuis les sciences humaines et sociales. Dans M. Dumont et N. Zaccäi-Reyners (dir.), *Penser le soin avec Simone Weil*. PUF.
- Zaccäi-Reyners, N. (2023). *Visite à l'EHPAD. Poétique de l'attention*. PUF.